

« TU M'AS RÉPONDU » JÉSUS PRIE LE PSAUME 22 (21)¹

Qui n'a été ému par le cri déchirant de Jésus sur la croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mt 27,46 ; Mc 15,3) ? Ce sont les premiers mots du psaume 22 (21). On sait moins que, selon l'auteur de l'épître aux Hébreux (He 2,12), il a aussi repris les premiers mots de l'action de grâces qui achève le même psaume (Ps 22,23-32) : « Le sanctificateur et les sanctifiés ont tous une même origine : aussi ne rougit-il pas (Jésus) de les appeler *frères* et de **dire** : *J'annoncerai ton nom à mes frères au milieu de l'assemblée, et je te louerai* ». L'auteur de l'épître met ainsi sur les lèvres de Jésus les termes mêmes du Ps 22,23. Dans les deux cas, Jésus s'adresse à son Père. Comment rendre compte de ces adresses à Dieu si contrastées ? Il faut ici relever que ce début d'action de grâces est immédiatement précédé dans le texte hébreu du psaume par l'étonnant : « Tu m'as répondu ». C'est sur cette base que Jésus peut prier les deux sections du psaume : entre la plainte déchirante et l'action de grâces exultante, Dieu a parlé, Dieu a répondu. Mais comment ? C'est l'objet même de notre réflexion. Une telle position du problème implique que l'on analyse d'abord la composition du psaume originel.

1. Dans la suite de l'article, nous suivons la numérotation des psaumes telle qu'elle se trouve dans les Bibles et non celle de la traduction liturgique.

I. La composition du psaume 22

Le psaume se compose de deux sections : un appel suppliant (v. 2-22) et une action de grâces (v. 23-32). Entre les deux, le contraste est fortement accusé : d'un côté l'expression d'une détresse, de caractère individuel, à la limite du désespoir, de l'autre celle d'une louange exultante qui s'ouvre sur un élargissement universel (v. 28-32).

D'emblée, le premier verset souligne avec force la détresse du présent : « Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné ? » Dieu est loin, Dieu se tait, c'est la nuit, et ce silence divin engendre trouble et confusion (v. 2-3). Le psalmiste tente de franchir cette distance. C'est tout le sens de cette prière et de ses diverses composantes : exposé de la détresse (v. 2-3.7-9.13-22) ; argumentation invoquant l'intervention divine du salut d'Israël dans le passé (v. 4-6) et l'engagement de Dieu lors de la naissance même de l'orant (v. 10-11)². L'imploration ne vient qu'en fin de la séquence, au verset 12, où dans un style particulièrement rapide, la demande équivaut à un S.O.S. La seconde imploration (v. 20-22) reprend en partie les mots du verset 12, mais en plus développé (trois versets au lieu d'un) ; par cette imploration, le psalmiste qui peinait à retrouver le contact avec Dieu, semble davantage en mesure de dire à celui-ci sa confiance retrouvée. Il s'est donc passé quelque chose dans cette première section. La prière est un événement !

Au verset 23, l'action de grâces débute par un vœu de louange : « Je vais (je veux) redire ton Nom à mes frères » repris au verset 26s. Le psalmiste s'adresse à Dieu. Ces

2. 2 Le verset 11 est particulièrement évocateur : « À toi je fus confié dès ma naissance », littéralement : « Dès la sortie du sein, je fus remis à toi ». Cette formulation fait probablement allusion à un rite précis : l'enfant sorti du sein était remis au père qui en le prenant sur ses genoux le reconnaissait solennellement et juridiquement comme son propre fils (Voir Gn 30,3s ; surtout 48,12 ; Jb 3,12). En utilisant ce langage, le psalmiste se reconnaissait comme fils de Dieu, ce qu'il explicite au stique suivant : « Dès le ventre de ma mère, mon Dieu, c'est toi ». *Dans sa détresse, il en appelle à la paternité de Dieu.*

deux versets encadrent un hymne bref mais de forme classique (v. 23-24) : invitatif suivi des motifs de louange où le psalmiste interpelle la communauté. Les versets 28-32, où le locuteur semble ne s'adresser explicitement ni à Dieu ni à la communauté, paraissent un complément, une promesse qui étend à la terre entière les bénéfices de l'expérience de l'orant³.

Si accentué que soit ce contraste entre ces deux sections, il ne s'agit en aucune façon de deux psaumes originellement indépendants et postérieurement rapprochés. L'unité repose sur l'expérience du psalmiste, qui est passé de la détresse à la délivrance. Sa prière est un événement où il s'est passé quelque chose ; la seconde partie renverse en quelque sorte la situation que reflète la première. La supplication instante des versets 2-22 témoigne « d'un monde cassé » où « l'on ne se parle plus » : Dieu se tait (v. 2-3) ; le psalmiste peine à interpeller Dieu (v. 2-22) et les ennemis lancent au priant des paroles agressives et blessantes (v. 7-9 ; 13-22).

À l'opposé, les premiers mots de l'action de grâces (v. 23) donnent la tonalité de cette section : « Je vais redire ton Nom à mes frères... ». Le psalmiste parle à Dieu, le « Toi » agressif fait place au « Toi » admiratif (v. 23) qui débouche sur un « Lui » exultant (v. 24-25). La communication entre les deux partenaires essentiels est rétablie. De même, les relations humaines marquées, dans la première partie, par le mépris et l'hostilité font place à des relations harmonieuses. Le « eux » hostile de la supplication se mue en un « vous » empressé et joyeux ; les ennemis deviennent des *frères*. Bref, on se parle dans la paix, l'harmonie et l'allégresse⁴.

Mais comment rendre compte de ce renversement si soudain ? C'est que Dieu a parlé et il a parlé le premier. Entre

3. Voir une analyse plus détaillée dans B. RENAUD, « Le Ps 22 : structure et relecture » dans *la Vie de la Parole. Mélanges P. GRELOT*, Desclée, Paris, 1987, pp. 155-164.

4. Voir développement en B. RENAUD, o. c. , p. 161-164.

les deux sections du psaume s'insère le « Tu m'as répondu » du priant (fin du v. 22)⁵ : Celui qui, au départ semblait si insensible aux appels de détresse a soudainement entendu, et quand Dieu parle, sa parole est active, créatrice. Comment est intervenue cette réponse divine ? Sous la forme d'un oracle cultuel, comme d'aucuns le supposent ? Ou plutôt, grâce à une transformation intérieure de l'orant, fruit de sa prière ? L'essentiel est que Dieu, de fait, a parlé et de manière favorable. Dans le Ps 60 (59),⁷ la réponse divine est présentée comme la source du salut : « Que tes bien-aimés soient libérés, sauve-les par ta droite ; réponds-nous ». La parole joue un rôle clé dans la dynamique du psaume. Qu'en est-il de la prière de Jésus ?

II. Le cri de Jésus sur la Croix

Selon les deux évangiles de Matthieu et de Marc, Jésus ne prononce que les premiers mots : « Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné ? ». Il reste que cette parole atteste une tension très forte entre les deux éléments de la proposition, entre le « tu m'as abandonné » et le « mon Dieu, mon Dieu ». D'autant que Jésus ne dit pas : « est-ce que tu m'as abandonné ? », mais « Tu m'as abandonné », constat douloureux, fait avéré d'où jaillit le « Pourquoi ? ». La tradition chrétienne s'est heurtée à cette déclaration et elle a tenté d'y répondre de deux manières : soit en retirant à Jésus la paternité de cette formulation et en l'imputant aux évangélistes qui l'auraient mis sur les lèvres de Jésus ; soit en tentant de l'interpréter de façon à atténuer, voire à supprimer le scandale qu'elle induit. Reprenons en détail ces deux perspectives.

5. Avec la plupart des commentateurs et la traduction liturgique, nous retenons la leçon du texte hébreu ; le texte grec de la Septante porte « ma bassesse ». Outre les arguments de l'analyse textuelle, le « tu ne réponds pas » du verset 2 s'inscrit parfaitement en correspondance avec le « Tu m'as répondu » à l'intérieur du jeu d'opposition relevé entre les deux sections de la prière.

L'authenticité de cette parole

Le psaume 22, psaume de la Passion

La question de l'authenticité du cri de Jésus se pose du fait que les auteurs des récits de la Passion ont perçu le psaume 22 comme une prophétie de la souffrance et de la mort de Jésus. Avec insistance, ils ne cessent de mettre en correspondance les nombreux détails du récit de l'épreuve, à l'intérieur de cette supplication, avec ceux de la Crucifixion ; pour simplifier, disons qu'ils ont en partie composé leur histoire en s'inspirant du psaume 22. Contentons-nous ici d'en faire un simple relevé dans l'épisode de la crucifixion⁶ : le partage des vêtements (Mt 27,35 ; Ps 22,19), la dérision (Mt 27,39 ; Ps 22,8) ; les insultes (Mt 27,43 ; Ps 22,9 ; les cris du Crucifié (Mt 27,46.50 ; Ps 22,3.25...) : « Tu m'as abandonné » (Mt 27,46 ; Ps 22,2). On peut ajouter que le « mon Dieu » pourrait renvoyer au Ps 22,11 : « Depuis le ventre de ma mère, *mon Dieu, c'est toi* ⁷ ».

Il est clair que les évangélistes avaient conscience du caractère prophétique de ce psaume et qu'ils s'en sont largement inspirés pour composer les récits de la Passion. Un certain nombre de critiques en déduisent que les responsables de ces récits ont mis ce verset 2 sur les lèvres de Jésus. En fait, les nombreuses correspondances du Psaume avec les récits de la Passion ne mettent pas nécessairement en cause l'authenticité de ces détails, d'autant que cette parole de Jésus présente certains traits particuliers qui laissent penser que Jésus les a sans doute véritablement vécus.

6. On trouvera un relevé exhaustif dans J.-L. VESCO, *Le Psautier de Jésus. Les citations des psaumes dans le Nouveau Testament*, Editions du Cerf, Paris, 2012, pp. 331-336.

7. Pour le sens et la portée de ces versets 10 et 11, voir la note 2.

Jésus a-t-il prononcé cette parole du psaume ?

Tout d'abord, le psaume est cité en araméen, la langue maternelle de Jésus, alors que dans la synagogue, il était chanté dans la langue liturgique, l'hébreu. Au creux de la terrible épreuve vécue par Jésus, on comprend qu'il se soit exprimé dans sa langue originelle. Il est du reste possible que les témoins de la crucifixion aient voulu par-là communiquer quelque chose de l'émotion ressentie en entendant ce cri. Cet usage de l'araméen aurait donc valeur de témoignage vivant.

Ensuite, une telle parole ne pouvait manquer de heurter les premiers chrétiens. Une hymne très ancienne, pré-paulinienne (Ph 2,6-11), proclamait que « Jésus-Christ s'était fait *obéissant* jusqu'à la mort et la mort de la Croix ». La prière de Jésus paraît heurter de front cette conviction. Si malgré le scandale qu'elle pouvait provoquer, les premiers chrétiens l'ont malgré tout transmise, c'est qu'elle s'imposait à eux comme un fait avéré. À cet égard, on relèvera que, bien des années plus tard, cette prière faisait encore difficulté, puisque Luc lui substitue une autre parole de psaume plus conforme à la théologie traditionnelle : « En tes mains, Père, je remets mon esprit » (Ps 31,6 ; cf. Lc 23,46). À l'opposé, Matthieu et Marc semblent moins préoccupés de préserver les contresens possibles que de témoigner de la détresse de Jésus.

En troisième lieu, on relèvera la méprise des spectateurs, qui croient entendre le nom d'Elie, alors que Jésus dit en araméen : « *Eli, Eli* » c'est-à-dire « mon Dieu, mon Dieu » (Mt 27,47-49 ; Mc 15,34-35). Si le cri n'est pas authentique, on voit mal pourquoi la communauté primitive aurait inventé une telle méprise. Au contraire, celle-ci s'explique naturellement si Jésus a prononcé ces paroles empruntées au psaume 22.

Enfin cette interpellation du Père par Jésus s'inscrit tout à fait dans le prolongement de l'agonie morale commencée à

Gethsémani et qui trouve ici son expression extrême⁸. Mais alors, si Jésus a vraiment prononcé cette parole troublante, la question du sens se fait plus pressante. Comment a-t-il pu s'adresser ainsi à son Père ?

L'interprétation de ce cri de Jésus

La question n'est pas nouvelle et au cours des siècles l'Église a tenté d'y répondre de différentes façons.

Jésus prie au nom de l'humanité souffrante qu'il représente devant le Père

Le Ressuscité n'avait-il pas déclaré : « Il faut que s'accomplisse tout ce qui a été écrit de moi dans la Loi de Moïse, les Prophètes et les Psaumes » (Lc 24,44) ? À travers cette reprise du psaume 22, il porte ainsi à son point d'intensité maximale la supplication séculaire de cette humanité souffrante. Parce qu'elle est devenue celle du Fils de Dieu, elle pourra enfin obtenir une réponse de Dieu en la Résurrection même de Jésus. C'est le sens du « pour nous » dans le Credo de Nicée - Constantinople : « Pour nous les hommes et pour notre salut, il descendit du ciel... Crucifié *pour nous* sous Ponce Pilate, il souffrit sa Passion... ». Cette interprétation garde donc toute sa valeur.

Pourtant, si valable qu'elle soit au plan théologique, cette interprétation ne prend pas suffisamment en compte l'expérience humaine de Jésus. Si Jésus dit qu'il souffre, c'est qu'il souffre réellement ; s'il se dit « abandonné », c'est qu'il se perçoit ainsi comme tel. La recherche exégétique et théologique contemporaine a mis en lumière la réalité concrète de l'incarnation de Jésus. Pour atténuer le caractère

8. Telle est aussi la conclusion d'un commentateur autorisé, JOSÉ ANTONIO PAGOLA, *Jésus. Approche historique*, « Lire la Bible », Les Editions du Cerf, Paris, 2012, p. 420 : « Les paroles prononcées en araméen, la langue maternelle de Jésus, lancées au milieu de la solitude et de l'abandon total, sont d'une vérité saisissante ».

apparemment choquant de cette prière, on a eu recours à une solution exégétique.

Jésus aurait récité ce psaume jusqu'au bout

Ce psaume s'achève sur une action de grâces triomphale. Le fait est incontestable⁹. Toutefois, J. Guillet fait justement remarquer : « Ce serait mal comprendre l'évangéliste que d'interpréter sa citation comme suggérant que Jésus en croix récitait le psaume 22 jusqu'au bout. Imagine-t-on un crucifié à l'agonie récitant un morceau de cette longueur ? Surtout, il ne s'agit pas pour l'évangéliste de reproduire une récitation, mais d'évoquer, si l'on ose dire, le mouvement suprême de ce cœur qui va cesser de battre »¹⁰.

De façon plus précise, J.-N. Aletti¹¹ relève l'absence de toute formule d'accomplissement dans le récit de la Crucifixion en Mc 15,33ss, à la différence par exemple de Jn 19,28, ce qui laisse au drame « sa force et sa densité ». Autrement dit, cette absence en Marc souligne le caractère événementiel et sa puissance émotionnelle. C. Focant¹² note que sur ce point, Matthieu a suivi Marc. Or d'ordinaire, cet évangéliste fait de l'accomplissement des Ecritures un des axes majeurs de son évangile où l'on ne relève pas moins de dix citations explicites de l'Ancien Testament¹³. Il semble donc que Matthieu veuille, lui aussi, mettre en relief le caractère événementiel de ce cri de Jésus et souligner ainsi sa dérélition. Vue sous cet angle, l'hypothèse selon laquelle Jésus aurait prié jusqu'au bout le psaume 22 apparaît

9. Voir supra, p.1-2 la brève analyse du psaume.

10. J. GUILLET, *La foi de Jésus-Christ*, coll. « Jésus et Jésus-Christ », Desclée, Paris, 1980, p. 92.

11. J.-N. ALETTI, « Mort de Jésus et théorie du récit », *RSR* 73 (1985), p. 147-160, spéc. p. 159.

12. C. FOCANT, « L'ultime prière du Pourquoi. Relecture du Ps 22 (21) dans le récit de la Passion de Marc », dans *Lectures et relectures de la Bible*, Festschrift P.M. BOGAERT, University Press, Leuven, 1999, p. 287- 305, spéc. p. 303ss.

13. Voir la liste en M. QUESNEL, *Jésus-Christ selon Saint Matthieu. Synthèse théologique*, coll. « Jésus et Jésus-Christ, 47, Desclée, Paris, 1991, p. 116

improbable. J-N. Aletti l'exprime sans ambages : « Si... après le cri de Jésus, le narrateur avait ajouté qu'ainsi s'accomplissait le psaume 22, il aurait tout simplement fait de Jésus un écolier soucieux de bien copier sa page d'écriture et le cri aurait perdu toute vérité ».

Tout est dit sur cette interprétation qui paraît bien une échappatoire ; l'évangile ne cite que cette phrase de Jésus, et celle-ci s'accorde bien avec le drame du Calvaire. D'ailleurs, les évangiles ont d'abord valeur de témoignage et se veulent œuvres de croyants.

Jésus s'est-il alors perçu comme abandonné de Dieu ?

La question est troublante et redoutable. Elle est pourtant inévitable si l'on en croit les grands théologiens modernes : H. U. von Balthasar, K. Rahner, J. Moingt¹⁴. La réponse esquissée dans cet article ne peut évidemment pas être exhaustive, puisqu'on ne peut entrer dans la conscience de Jésus. Du moins s'efforce-t-elle de prendre en compte les données évangéliques, tout en sachant qu'elle bute nécessairement sur le mystère. Nous sommes au seuil de l'indicible.

Une expérience limite

L'Épître aux Hébreux le déclare clairement : « Nous n'avons pas un grand Prêtre incapable de compatir à nos faiblesses, mais un grand Prêtre éprouvé en toutes choses à notre ressemblance, excepté le péché » (He 4,15). Le cri de Jésus à la Croix montre clairement qu'il a vécu cette expérience humaine jusqu'à l'extrême, une expérience inimaginable s'il n'y avait l'attestation des récits évangéliques (Mt 27,46 et par.). On relèvera que Marc et Matthieu citent le texte en araméen avant d'en donner une traduction

14. On trouvera des extraits des ouvrages de ces théologiens dans le *Cahier Evangile 121. Supplément*, « Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? Psaume 22, 2002, p. 107-111. Voir aussi J. GUILLET, o. c. pp. 92-94 et 157-163.

grecque : « Le fait de citer d'abord le verset en araméen produit sur le lecteur une impression particulière : il y a là un 'effet de réel'¹⁵ ». Comme le note P. Ricœur, « Jésus mourant revêt sa souffrance dans les mots mêmes du psaume qu'il habite ainsi de l'intérieur ». Nos mots à nous sont impuissants et inadéquats pour rendre compte de cette expérience limite. Tentons cependant une approche, si inadéquate soit-elle, en partant de ce que les mystiques appellent « la nuit de la foi ».

Après le comportement si résolu de Jésus à la Cène où en toute sérénité il offre courageusement sa vie, le récit de l'agonie laisse déjà deviner une sorte d'effondrement, au point que, « pris d'angoisse, sa sueur devint comme des gouttes de sang qui tombaient à terre » (Lc 22,44). Même s'il se relève courageusement pour s'engager dans sa Passion (Mc 14,34 ; Mt 26,46), son cri à la Croix s'inscrit dans le droit fil de ce trouble de l'agonie. Il semble donc qu'il faille admettre dans la conscience de Jésus comme une sorte d'obscurcissement, ce que les mystiques appellent « la nuit de la foi ». Dans sa conscience d'homme, la lumière fait place aux ténèbres que symbolisent au mieux les ténèbres qui s'abattent au Calvaire, voire sur la terre entière (Mt 27,45), et qui accompagnent ce cri de Jésus.

Avec finesse, C. Focant¹⁶ relève que Marc reprend à l'envers les citations du psaume 22 : d'abord le verset 19, puis les versets 7-9, enfin le verset 2. Il conclut : « Marc barre la route à une interprétation trop rapide de la crucifixion à la lumière de la fin du Psaume » comme nous l'avons déjà relevé. Surtout, cette citation à l'envers s'explique pour des raisons narratives. « En effet, l'ordre normal de la prière est l'appel suivi de la description de la situation, alors que dans

15. M. BERDER, « Le psaume 22 dans les deux Testaments », *Cahier Evangile* 121. *Supplément*, p. 5-20 qui relève que « dans l'évangile, c'est le seul cas où ce procédé porte sur un énoncé aussi long ». (p. 16). L'évangéliste met ainsi en relief cette citation « hors norme ».

16. C. FOCANT, o. c. p. 303. Voir aussi J.-N. ALETTI, o. c. , p. 150.

le récit, la description doit précéder et déclencher en quelque sorte le cri vers Dieu ». Cette inversion des citations vise à produire une progression dans ce que Jésus peut ressentir et à souligner l'effet de tragique : en 14,24 le partage des vêtements (Ps 22,19), puis en Mc 14,28 les moqueries et les railleries méprisantes (Ps 22, 7-9), enfin en Mc 14,34ss le cri de détresse (Ps 22,2). Ainsi, au terme, Jésus exprime son ressenti, l'abandon par « son Dieu », même si ce cri s'inscrit dans un mouvement de prière, comme l'exprime le double « mon Dieu » du début du verset. Il reste que cette supplication demeure sa dernière parole, juste avant le cri inarticulé qui accompagne son dernier souffle (Mc 14,37). Et, comme le relève C. Focant, « le lecteur se demande où est Dieu et si c'est bien ainsi que finit l'aventure de celui en qui il a appris au fil du récit à reconnaître le Fils de Dieu »¹⁷.

Qu'est-ce qui a provoqué ce désarroi extrême ? La peur de la mort ? Peut-être. Plus sûrement la prise de conscience de l'échec de sa mission, la conversion d'Israël. Mais le plus douloureux est ce sentiment d'avoir été abandonné par son Père lui-même. Car, cette mort semble mettre en cause l'image d'un Dieu que lui-même, Jésus, a passé sa vie à prêcher. « Un Dieu qui abandonne le juste et le méprisé ne peut pas être le Dieu que Jésus a annoncé comme celui qui se fait proche du pauvre, du petit, de l'opprimé. En abandonnant Jésus, Dieu 's'abandonne', il ne se montre pas le Dieu pour qui le Fils a témoigné et vécu¹⁸ ».

17. C. FOCANT, o. c. p. 303. Matthieu, lui aussi, inverse l'ordre des citations du Psaume, avec quelques nuances. Il s'inscrit lui aussi dans une dynamique narrative. Voir A. WENIN, « Le Ps 22 et le récit matthéen de la mort et de la résurrection de Jésus », dans *De Jésus à Jésus-Christ*, vol I, *Le Jésus de l'histoire*, coll. « Jésus et Jésus-Christ », Paris, Mame – Desclée, 2010, p. 69-74.

18. M. GOURGUES, *Cahier Evangile 25*, Les psaumes et Jésus, Jésus et les psaumes, p. 54. J. GUILLET, o. c. , écrit p. 92 : « Derrière ce drame que nous pouvons entrevoir, il y a celui que nous sommes incapables d'imaginer, l'abandon intérieur, la détresse de celui qui, à travers la haine de ses adversaires, la faiblesse des siens, la cruauté des bourreaux..., voit s'abattre sur lui le péché des hommes, le visage de l'humanité livrée au péché. Jésus à cette heure n'est plus que terreur et détresse, il ne peut plus que crier : Pourquoi m'as-tu abandonné ? ».

Un acte de foi

Tout n'est pas dit pour autant. Le cri de Jésus ne se limite pas à exprimer un sentiment d'abandon, car il est précédé de l'invocation instante (elle est redoublée) : « mon Dieu, mon Dieu ». Comprenons : même si tu parais m'abandonner, je te redis envers et contre tout : « Tu es mon Dieu ». Le cri de Jésus ne se perd pas dans la nuit de la dérélition ; il s'adresse à quelqu'un, il s'adresse à Dieu, mieux, il s'adresse à *son* Dieu. La tension entre ce sentiment d'abandon et l'attente de la foi traverse déjà l'expérience du psalmiste. Le « Mon Dieu, mon Dieu », premiers mots du psaume, laisse déjà percevoir la tonalité confiante du psalmiste dans la suite du développement, tonalité qui s'exprime notamment dans l'imploration des versets 12 et versets 20-22. Jésus se glisse dans cette espérance qui sous-tend le psaume envers et contre tout. De même, les premiers mots du psaume repris par Jésus laissent deviner cette confiance en Dieu, au cœur même de l'abandon. Ils témoignent de la foi de Jésus. Dans l'expression « la nuit de la foi », il y a le mot « foi »¹⁹.

En même temps, la prière de Jésus est originale parce que son expérience est originale, à savoir celle d'avoir Dieu pour Père au sens propre du terme. Dans ses prières, même à l'agonie (Mt 26,30.44) il dit « Père » ou « mon Père ». Si, sur la Croix, il dit « mon Dieu » c'est parce qu'il cite le psaume, mais ce Dieu c'est « son Père ». Dans ce « mon Dieu », il faut donc mettre toute l'affection qu'il lui porte, mais aussi l'engagement à accomplir la mission que le Père lui a confiée. Jésus peut s'approprier les versets 10 et 11 du psaume 22, tels que nous les avons interprétés²⁰. Mais il ne s'agit plus seulement de reconnaissance juridique : à l'Annonciation, donc dès sa conception, Dieu le reconnaît comme son Fils :

19. Voir le livre de J. GUILLET, « *La foi de Jésus* », cité plus haut. Malgré la détermination dont Jésus fait preuve tout au long de son chemin de Croix, sa détresse, mais formulée dans l'espérance, semble s'être poursuivie jusqu'à la Crucifixion.

20. Voir la note 2, p.1.

« Ce qui naîtra de toi, dit l'ange à Marie, sera saint et il sera appelé Fils de Dieu » (Lc 1,35s). Au baptême, le Père confirmera : « Tu es mon fils, moi, aujourd'hui, je t'ai engendré » (Lc 3,23) ; à la Croix, la prière de Jésus s'inscrit à l'intérieur de cette relation unique.

L'évangéliste Luc, a omis cette citation du Ps 22,2 ; il a probablement jugé que ses lecteurs pouvaient mal interpréter ce cri de détresse. Mais il l'a remplacé, et c'est significatif, par la citation d'un autre psaume : « En tes mains, Père, je remets ma vie » (Ps 31,6 cf. Lc 23,46). Comme en Mt 27,46-51, c'est la dernière parole de Jésus, puisque l'évangéliste ajoute immédiatement : « et sur ces mots, il expira ». Luc explicite en quelque sorte le « mon Dieu, mon Dieu » du psaume 22 et souligne la confiance totale que Jésus voue à son Père : envers et contre tout, Dieu reste son Père. J. Guillet l'a parfaitement formulé : « Seul, le Fils peut tenir au Père assez étroitement pour porter jusqu'au bout l'abandon total »²¹. Cette confiance totale est explicite en Luc, mais elle est déjà de fait contenue dans le « mon Dieu, mon Dieu » repris en Matthieu.

Dans cette revue, il est obvie de citer saint Bernard²² : « Oserons-nous dire que le Fils fut jamais sans le Père ? Personne ne l'oserait, s'il ne l'avait dit le premier : 'Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?'. Il y eut là une sorte d'abandon : dans cette extrémité, nulle marque de puissance, aucune manifestation de la Majesté... Nous connaissons donc le Christ naissant, reposant dans le Père, trônant avec le Père... et, pour ainsi dire, mourant en l'absence du Père » (3^e sermon sur Isaïe). Et le P. Arminjon de commenter : « 'Pour ainsi dire', écrit saint Bernard. Comment, pour qui a pénétré si avant dans le cœur du Christ, associer plus intimement ces deux états, de soi contradictoires, d'absolue dérélition et de totale union ? ».

21. J. GUILLET, o. c. , p. 93.

22. Cité par B. ARMINJON, *Sur la lyre à dix cordes. À l'écoute des Psaumes*, coll. « Christus », Desclée de Brouwer, Paris, 1990, p. 467s.

III. L'action de grâces du Christ Ressuscité

Sur la Croix, Jésus adresse à Dieu, son Père, une prière qui est à la fois cri de détresse et abandon confiant entre ses mains. Mais il est mort en prononçant cette supplication ; les évangiles synoptiques s'accordent sur ce point (Mt 27,46-50 ; Mc 15, 34-37 ; cf. Lc 23,46). Cette prière serait-elle donc restée sans réponse ? En mettant sur les lèvres de Jésus le premier verset de l'action de grâces du psaume 22 (v. 23), l'auteur de l'épître aux Hébreux (He 2,12) atteste clairement du contraire²³. Le Père a répondu puisque Jésus lui rend grâces. D'ailleurs dans le psaume originel, il ne s'agit en aucune façon de deux pièces indépendantes, supplication et action de grâces, puisque, à l'articulation des deux sections (Ps 22,2-22 et Ps 22,23-32), le psalmiste déclare à Dieu « Tu m'as répondu ». C'est cette réponse qui a fait basculer le psalmiste de la demande à l'action de grâces. Il en va de même pour Jésus. Mais alors la question s'impose : où, quand, comment, le Père a-t-il répondu à son Fils ?

La réponse du Père

Jésus est donc mort sur la Croix en exprimant sa détresse et en lançant à Dieu un ultime appel. S'il peut rendre grâces, c'est donc « qu'il a été sauvé de la mort » (He 5,7). Ainsi le même auteur qui a mis sur les lèvres de Jésus l'action de grâces du Ps 22,23, évoque à la fois la prière de Jésus à la

23. Il est vrai que, à la différence du Ps 22,2, les Évangiles n'attestent nulle part que Jésus a repris à son compte cette action de grâces (Ps 22,23-32), pas même dans les apparitions du Christ Ressuscité. Mais on sait que, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, qui est l'Esprit de Jésus (cf. Jn 20,22), la communauté apostolique a pu pénétrer au cœur même de son mystère. N'a-t-il pas déclaré, dans le discours après la Cène : « Lorsque viendra l'Esprit de vérité, il vous fera accéder à la vérité tout entière... Il me glorifiera... » (Jn 16,12-15 ; voir encore Jn 14,16-26 ; 15,26s). Cette communauté qui s'exprime par l'intermédiaire de l'auteur de l'épître aux Hébreux, qui médite et approfondit les paroles de Jésus sous l'action de l'Esprit-Saint, n'extrapole pas indûment. Elle est autorisée à expliciter ce mystère et donc la prière de Jésus.

Croix et son exaucement : « C'est lui qui, au cours de sa vie terrestre, offrit prières et supplications à Celui qui pouvait le sauver de la mort, *et il fut exaucé en raison de son obéissance* » (He 5,7-8), cette obéissance qu'il avait proclamé à l'agonie et en reprenant au Calvaire le Ps 22,2.

Ce faisant, Jésus prend place dans la longue cohorte des psalmistes qui ont instamment prié Dieu de les délivrer de la mort. Dans le psaume 22, tout à la fin de la supplication (v. 21), le psalmiste implorait : « Sauve-moi de l'épée », c'est le même verbe qu'emploie He 5,7 pour parler de la demande de Jésus. À titre d'exemple, retenons ici le Ps 88 où le priant dit qu'il se voit comme happé par le 'sheol', prolongement de la tombe, désignation du « monde d'en bas », « monde où les défunts mènent une vie exténuée et sans espoir, un monde où toute communication avec celui des vivants est rendue impossible, en particulier avec le Dieu vivant (Ps 88,11-13.15). Le psalmiste se voit au bord de la tombe : « je frôle les enfers » (v. 4), puis comme « reclus parmi les morts » (v. 6) et même au tréfonds du sheol : « Tu m'as déposé dans les profondeurs de la fosse » (v. 7). Toutefois, un tel langage ne doit pas faire illusion ; le psalmiste n'envisage pas un au-delà de la mort ; il supplie d'être délivré d'un danger mortel, avant la mort même²⁴.

Il n'en va pas de même de Jésus qui, certes, se glisse dans la prière du psaume 22, mais en fait éclater les limites. Les psalmistes demandaient à Dieu de les sauver de la mort avant la mort. Jésus lui demande d'être sauvé de la mort elle-même, comprenons de ressusciter. Si, dans sa prière d'action de grâces (He 2,12), il reprend implicitement à son compte le « Tu m'as répondu » de Ps 22,22, il veut dire

24. On sait que la révélation d'un monde des vivants par-delà la mort n'est apparue que tardivement, sans doute aux II^e et au I^e siècle. Le psautier reflète l'antique représentation, même si, ici ou là, telle ou telle expression laisse furtivement pressentir un dépassement et une ouverture vers un monde des vivants par-delà la mort. Ainsi, le Ps 73,22s : « Tu (toi Dieu) m'as saisi la main droite, tu me conduis selon tes vues, tu me prendras ensuite avec Gloire ».

« Tu m'as ressuscité ». C'est là une nouveauté radicale qui dépasse infiniment l'expérience des psalmistes.

Si, en proclamant « Tu m'as répondu » Jésus veut dire au Père « Tu m'as ressuscité », c'est que pour lui, la résurrection n'est pas simplement une expérience corporelle, elle est Parole de Dieu à lui adressée. Pour Dieu, parler c'est agir et, inversement, agir c'est parler. Ainsi en Gn 1, Dieu crée par sa Parole et cette création est parole, en l'occurrence, révélation de sa bonté et de sa beauté : « Et Dieu vit que cela était bon, était beau » (Gn 1,31)²⁵. Par-delà le silence du Calvaire et de la mort, Jésus a renoué avec le Dieu qui se taisait. Celui qui gardait un silence éprouvant a enfin parlé et quelle parole ! Une Parole créatrice de vie. La fidélité de Jésus dans la nuit de la foi a trouvé sa récompense : Dieu a parlé. On comprend que de ses lèvres jaillisse une action de grâces exultante.

L'action de grâces du Fils

Le vœu de louange (v. 23)

Jésus fait sien cet engagement du psalmiste, nous apprend l'épître aux Hébreux (He 2,12). Son objet ? La célébration du Dieu qui a répondu. Il va « louer », c'est-à-dire « raconter » cette expérience unique, inouïe, radicalement nouvelle qu'il vient de vivre. À ce propos, il emploie une expression énigmatique « Il va raconter le Nom de Dieu »²⁶. Comment peut-on, d'un Nom faire l'objet d'un récit ? Dans nos langues, on prononce un nom, on ne le raconte pas.

25. En hébreu, *tôb* signifie à la fois « bon » et « beau ».

26. C'est la teneur du texte hébreu. Le texte grec de la Septante, il est vrai, suivi par celui de He 2,12, porte « annoncer ». Sans doute, l'expression « raconter le Nom » faisait-elle déjà difficulté aux traducteurs grecs qui lui ont substitué « annoncer ». Cette interprétation est adoptée par la BJ et la TOB ; la traduction liturgique porte « proclamer », mais un des derniers commentaires du psautier, celui de J.-L. Vesco, traduit : « Je veux conter ton Nom à mes frères ».

Dans la Bible, cette formule est prégnante et elle implique toute une théologie du Nom.

Celui-ci est incontestablement une parole, mais, dans le cas du nom divin, il est non seulement « une » parole mais il est « la » Parole. H.-J. Kraus²⁷ explique que le Nom de Dieu est la Parole originelle, comme un concentré de toutes les paroles divines dont il est la source. Bien plus, il équivaut à une personnification de Dieu auquel, de fait, il se substitue. Ainsi Dieu s'identifie-t-il à son Nom, au point que le Nom c'est Dieu lui-même. Dans la foi Yahviste, on ne voit pas Dieu (interdit des images), mais on « l'entend ». Le Nom est au cœur de la Parole, de « cette voix qui retentit du milieu du feu » (Dt 4,12.15.33.36) et l'école deutéronomiste développe une théologie originale de l'habitation de Dieu au Temple (Dt 12,5.11 : 1 R 8,16.29)²⁸.

Présence de Dieu, le Nom divin est aussi histoire. En effet, il renvoie implicitement à la révélation du Nom divin à Moïse (Ex 3,13-15). Cet épisode donne à la fois le Nom : YHWH, et son interprétation « Je suis/Je serai ». Il faut comprendre : « Je suis là aujourd'hui et je serai là demain ». Le contexte permet de comprendre « je suis là pour sauver ». Il signifie donc présence, compagnonnage, fidélité, salut ; il est aussi « mystère »²⁹. Ainsi le Nom divin est source de cette histoire qui se veut chemin de salut. « Invoquer le Nom de Dieu », peut donc signifier aussi déployer les actions qu'il met en œuvre, c'est-à-dire les « raconter ». On relèvera que dans l'action de grâces du psaume 22, le verset 25 contient un récit, bref il est vrai, mais condensé, où le psalmiste raconte le salut dont il a bénéficié, un salut où l'acteur est le Seigneur lui-même.

27. H.-J. KRAUS, *Theologie der Psalmen*, Neukirchen-Vluyn, 1979, p. 38s.

28. Voir B. RENAUD, « *Proche est ton Nom* ». *De la révélation à l'invocation du nom de Dieu*, « Lire la Bible » 149, Paris, Les Editions du Cerf, 2007, en particulier p. 15-19.

29. Sur ce texte capital, voir B. RENAUD, o. c. , p. 23-41.

Raconter un salut implique la présence d'un destinataire. En l'occurrence, celui-ci est nommé au verset 23 : « Je raconterai ton Nom à mes frères ». Une telle caractérisation des partenaires du psalmiste atteste un renversement radical de situation par rapport à la première partie du Psaume (v. 2-22). Les deux parties du psaume mettent en scène trois personnages : le psalmiste, Dieu et les autres. Les versets 2-22 reflètent un monde cassé où l'on ne se parle plus : Dieu se tait, le psalmiste crie dans la nuit mais sans obtenir de réponse, les autres sont des ennemis qui déchargent sur le priant toute leur hargne et leur violence. Entre ces partenaires s'élève comme un mur et l'on peut ainsi tenter de schématiser la division : Dieu / le psalmiste / les ennemis. Mais avec la réponse divine (dernier mot du verset 22 : « tu m'as répondu »), tout est radicalement transformé. Cette réponse ouvre un « monde où l'on se parle » : Dieu au psalmiste (« Tu m'as répondu ») ; le psalmiste à Dieu (l'action de grâces) ; le psalmiste aux ennemis que désormais il appelle « ses frères ». Le tout forme une assemblée fraternelle. D'un monde cassé, on est passé à un monde réconcilié.

Dans l'interprétation christologique du psaume 22, cette réconciliation est survenue avec « la réponse » qu'est la résurrection de Jésus. Lors de la prière sacerdotale de Jn 17, Jésus invoque cinq fois Dieu en l'appelant « Père » (v. 1.5.21), « Père Saint » (v. 11), « Père juste » (v. 25) et résume sa mission en déclarant : « J'ai manifesté ton Nom aux hommes... ». Sans doute, cette prière s'élève-t-elle avant la Passion mais on sait que Jean raconte la vie de Jésus à la lumière de la résurrection. Il est significatif que cette prière sacerdotale commence avec l'évocation de la Gloire : « Père, l'heure est venue, glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie... ». Et après la résurrection, le Ressuscité envoie Marie de Magdala transmettre à la communauté apostolique : « Va trouver mes frères et dis-leur que je monte vers mon Père qui est votre Père, vers mon Dieu qui est votre Dieu ». C'est la première fois dans l'évangile de Jean, donc après la résurrection, que

Jésus appelle les disciples « ses frères » et c'est pour fonder une communauté fraternelle dont Dieu, lui-même est le « Père ».

La célébration de la louange (v. 24-26)

De la promesse (v. 23), Jésus passe à l'acte. Il se tourne alors vers « ses frères » et entonne une hymne d'action de grâces (v. 24-25). L'auteur de He 2,12, il est vrai, ne cite que le verset 23 ; mais cette hymne accomplit la promesse du verset 23 et lui est donc intimement liée. D'autre part, le verset 23 fait inclusion avec le verset 26 qui, comme lui, s'adresse à Dieu, tandis que les versets 24-25 interpellent la communauté. Ces deux versets encadrent donc l'hymne des versets 24-25. L'ensemble des versets 23-26 est donc fortement structuré et les versets 24-26 apparaissent comme l'accomplissement de l'engagement de Jésus au verset 23.

Dans l'invitatoire de l'hymne (v. 24), le Ressuscité interpelle « ceux qui, craignent le Seigneur », comprenons : les adorateurs de Dieu, en l'occurrence la communauté des « frères ». La double adresse « vous tous » suggère que cette communauté de frères ne comporte pas de marginaux. À cet auditoire émerveillé, Jésus, au verset 25, « raconte » en quelques mots l'expérience qu'il vient de vivre, d'abord sous une forme négative : son Père ne l'a pas « rejeté » (v. 25b) quand il était sous le coup de l'épreuve ; la scène du Calvaire aurait pu laisser croire que Dieu l'avait abandonné, Jésus proteste du contraire : s'il s'est retrouvé seul à la Croix, s'il a été comme « celui devant qui on se voile la face » (Is 53,3), Dieu a posé sur lui un regard de compassion aimante. La preuve en est qu'il l'a finalement « écouté quand il criait vers lui » (v. 25c). La traduction grecque de la Septante lie encore plus étroitement les deux aspects du témoignage : « Il (Dieu) n'a pas détourné son visage loin de moi, et lorsque j'ai crié, il m'a écouté ». La prière de Jésus qui, il y a peu, retentissait dans la nuit de la foi, a fini par rejoindre Celui qui est venu à sa rencontre, dans l'acte même de la résurrection. La Parole

du Père a rejoint Jésus, à son tour celui-ci veut en rendre solennellement témoignage devant la communauté « des frères ».

Au verset 26, Jésus se retourne vers son Père, pour confirmer qu'il a accompli son vœu de louange : « à ses frères, il a raconté son Nom » (voir le v. 23), on peut maintenant préciser : son Nom de « Père ». Et dans l'avenir, il continuera à témoigner (le verbe « accomplir » est au futur). Mais cette louange prend sa source dans le Père lui-même : « De toi vient ma louange dans la grande assemblée ». Car c'est l'acte même de la Résurrection qui a fait naître la louange de Jésus et, à sa suite, de la communauté tout entière, car si Jésus témoigne « devant la grande assemblée », c'est aussi pour l'entraîner dans son mouvement d'action de grâces.

Une louange universelle (v. 27-32)

Soudain, les frontières de cette communauté fraternelle éclatent³⁰. Jusque-là, le psalmiste, Jésus, s'adressait à l'assemblée d'Israël (voir au verset 24, « race de Jacob, race d'Israël ») ; maintenant, l'horizon de la prière s'étend à « la terre entière » (v. 28)³¹.

Il est significatif que « le pauvre » devienne « les pauvres » (v. 27). L'expérience de Jésus s'étend à tous les miséreux : ils vont à leur tour louer le Seigneur, ceux qui, dans la nuit, « ont cherché le Seigneur ». Et la perspective est triomphale : dans le monde entier, « on se souviendra », de quoi ? Sinon de l'expérience de Jésus passé de la détresse extrême vécue dans la nuit de la foi, à la joie du salut où s'est

30. Le texte de cette finale est en partie incertain. Nous suivons ici les options de la traduction liturgique.

31. Il est probable que les versets 27-32 représentent un complément. En effet, on ne retrouve pas ici la structure ternaire : Dieu / le psalmiste / les autres, caractéristique des versets 2-26 ; c'est plutôt comme une vision d'avenir de dimension universaliste qui fait éclater les limites raciales des versets 23-27. Mais Jésus a connu et prié le psaume dans sa teneur actuelle. On peut tenter, ici, une approche de la manière dont il les priait.

dévoilé le vrai visage de Dieu, celui de Père. Cette contemplation conduira à l'adoration du roi de l'univers et à la célébration de son Règne.

Émerveillé, chaque membre de ce peuple élargi aux dimensions du monde participera au banquet des pauvres (v. 27a). Il s'engage à transmettre cette mémoire vivante à sa descendance, dans la suite des générations (v. 31s). À ce peuple sans cesse renouvelé, on proclamera « la justice de Dieu », c'est-à-dire son œuvre de salut. Oui, on en est sûr : « car il agira », il continuera à sauver. Tel est le dernier mot du psaume qui résonne comme un son de trompette triomphal.

Bernard Renaud
Angers